

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 16

Artikel: La patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Nous ne savons pas ce que peut bien avoir notre potager, mais il ne tire plus du tout ; il s'est mis en grève, il ne veut rien savoir.

— Diable ! fis-je en me mettant moi-même à éternuer.

— Depuis quatre jours nous sommes après, reprit Mme Coxi. Je suis allée trouver les fumistes, ils ont ramoné la cheminée, ça fumait toujours. Ils m'ont assuré qu'il fallait refaire la cheminée. Des maçons sont venus avec du ciment et des briques qui ont refait le passage des gaz selon les données. Ça fumait encore. Les maçons m'ont dit : « ça vient du toit ». Je me suis adressée au couvreur. Il a recouvert la maison et installé au faite de la cheminée un appareil qui tourne au vent. Ça fumait de plus belle. Le couvreur m'a dit que, pour lui, ça devait venir des tuyaux qui vont de l'appareil de chauffage à la cheminée. Séraphin les a fait remplacer. Ça fume plus que jamais, je crois qu'il nous faudra changer d'appartement.

J'examinai le potager : je remarquai que la clef du tuyau était fermée et je lui fis faire un demi-tour, l'appareil se mit à ronfler aussitôt.

Mme Coxi battit des mains et, me regardant avec des yeux chargés d'admiration, elle murmura :

— C'est beau l'intelligence ! Je me doutais bien que vous étiez un peu sorcier...



LA MÈRE

Roman inédit.

15

Ma mère, je voudrais redevenir l'enfant
Caché sous les rideaux de sa berceuse
Et qui, bien pomponné, s'assoupit, en rêvant
De chien-chien en carton ou de marionnette.

Retourner pour toujours, à l'âge où, triomphant,
Je promenais autour de notre maisonnette
Un gros mouton laineux, que je croisais vivant :
Il agita si bien sa petite sonnette.

Sur le livre où la mort tient nos comptes ouverts,
Je voudrais effacer les jours que j'ai soufferts
Et remonter ainsi jusqu'à l'aube riieuse.

Jusqu'au premier réveil, mère, où tu me souris,
Fredonnant, pour calmer mes larmes et mes cris,
L'archaïque refrain d'une lente berceuse.

Souvenir d'enfance. Il revit nettement les êtres et les choses. C'était à Auteuil, tout au bout de la rue La Fontaine, une jolie villa, simplette, un peu isolée, au centre d'un jardin boisé avec de beaux groupes de lilas, des cytises, des baguenaudiers, un superbe tilleul... Là, avec sa mère convalescente, il avait vécu heureux pendant tout un été. A quel âge ? Cinq ans, six ans peut-être. Dans tous les cas, de ce séjour semblait dater pour lui la série des souvenirs. Avant Auteuil, rien ou presque rien : une poupée qui disait papa et maman, un cheval à balancoire, un guignol, des objets isolés, sans relations entre eux ; pas d'ensemble. En revanche, le séjour à Auteuil lui apparaissait déjà comme une tranche de vie, cohérente, complexe. Au sortir d'une longue maladie, Mme Dubois désirait le repos, l'air pur, le silence, et, pour lui éviter les fatigues mondaines qui l'eussent ressaisie aux bains de mer ou dans quelque station à la mode, son mari avait choisi cet ermitage, à deux pas de Paris. Oh ! les bonnes journées dans la maisonnette — comme disait maman — les joyeuses parties de gazon et de bosquets feuillus, la chasse aux carabes trotteurs et aux cicindèles provoquantes, la cueillette des fleurs, la découverte des nids — il y en avait un dans une haie, un nid de merles, il se rappelait l'air grave du père noir au bec jaune et l'air affamé des petits, le bec toujours ouvert. Des oiseaux partout, un concert ininterrompu, des chansons, des solfèges et des trilles du matin au soir.

Et, aujourd'hui ? La maisonnette, les lilas, les nids, les chansons, la mère elle-même, tout cela était envolé, très loin, très loin. On n'en parlait jamais. Depuis tantôt deux mois que son père était revenu d'Amérique, à peine le mot « maman » avait-il été prononcé trois ou quatre fois, par hasard, au cours d'une conversation indifférente. Et si quelque souvenir de Paris revenait, tout à coup, entre les deux hommes, aussitôt le banquier rompait les chiens et sautait à un autre sujet. D'ailleurs, les causeries, très rares, n'avaient rien d'affectueux. Le père et le fils paraissaient, en toute occasion, si distants l'un de l'autre qu'on ne pouvait s'étonner de les voir éviter de plus fréquents rapports. Pierre Dubois, depuis son arrivée n'était entré qu'une fois dans la chambre de Paul. Distraitement, et non sans quelque dédain, il regarda les gravures et les photographies, ne trouvant qu'un mot de financier à propos de Puviss de Chavannes :

— Il vendait bien.

Ce qui, d'ailleurs, n'était pas strictement exact.

Puis, ayant lu rapidement quelques titres au dos des volumes de la bibliothèque, il s'était assis pour allumer un cigare.

— Tu n'en veux pas?... Ah ! c'est juste : jamais de tabac. Tu es presque parfait.

Le cigare allumé, Pierre Dubois tira quelques bouffées en silence ne sachant que dire, un peu gêné, comme un homme pressé d'accomplir une corvée à laquelle il n'a pu se soustraire et qu'il n'ose achever trop brutalement. Après quelques banalités, machonnées en même temps que le Havane, il se leva, tendant la main pour le shake-hands du départ.

— Allons, au revoir. Je ne t'emmène pas. Une affaire à la Banque, rien d'amusant pour toi. A propos de banque, tu as sans doute besoin d'argent?... Mais si, mais si. Ta petite rente n'est pas considérable. La vie est chère. Tiens, prends ça.

Et il jeta sur la table un billet de mille. Depuis lors, Paul ne l'avait revu que, par hasard, le soir, à Parly, rencontres sans intérêt, causeries banales et le billet bleu, dormait paisiblement dans un tiroir, sans que le jeune homme pensât à l'utiliser. Ce n'est pas de l'argent qu'il eût souhaité obtenir de son père ? Un peu d'affection, un peu de tendresse, un peu de camaraderie... Mais ces choses n'étaient guère cotées dans l'esprit mathématique du banquier, et il ne les offrait à personne. Paul, que ce souvenir, réveillé par une inévitable association d'idées, troublait un peu, repoussa ses manuscrits et vint s'accouder à la fenêtre pour respirer l'air du matin. Le spectacle, par ailleurs, valait le dérangement. C'était tout un quartier de Lausanne moderne : à gauche, le pont Pichard ; en face l'esplanade de Montbenon et le Tribunal fédéral, plus bas, les bâtisses industrielles et élégantes du Flon ; à droite, la place Bel-Air, le Kursaal avec sa marquise vitrée abritant, à l'heure de l'apéritif, les amateurs de vermouth et de bitter ; la rue des Terreaux avec ses jardins feuillus. Peu de paysage : un coin du lac, là-bas, à l'arrière-plan, une vision lointaine de La Côte, et, tout au fond, le Jura, comme, au-dessus de Montbenon, la ligne accidentée des Alpes de Savoie. Mais la beauté tranquille du site disparaissait devant l'animation citadine, vie intense de gens affairés, de piétons flâneurs, de touristes curieux, va et vient continu de véhicules, automobiles, bicyclettes, fiacres, motocyclettes, camions, tramways, charrettes de paysans, etc.

A quelque cent mètres de sa demeure, Paul avait sous les yeux le spectacle bien vivant de la Lausanne industrielle éliminant, chaque jour davantage, les souvenirs du passé. Le ravin feuillu et sauvage, que le Pont Pichard dominait jadis du haut de ses arches superposées, avait depuis plus de trente ans, disparu sous le gravier des niveleurs, et, avec lui, les arches inférieures du pont enfoui. Paul ne connaissait

que par oui-dire ces choses anciennes, mais il en déplorait la perte. Maintenant, une place immense, parfaitement nivelée, remplaçait les dévaloirs embouissonnés et les pentes boisées. Et, sur cette place, des entrepôts, des hangars, des chantiers, des magasins, des ateliers avaient surgi, végétations fructueuses d'un labour intelligent ; des wagons, chargés de marchandises, glissaient lentement entre les bâtisses, et le sifflet du funiculaire Lausanne-Ouchy vibrail, là-bas, à la gueule béante du tunnel qui fait communiquer la ville avec la rive du lac Léman.

— Salut !

A ce mot jeté d'une voix très virile et très gaie, Paul sursauta.

— Eh ! Paschoud... Mais par où es-tu venu ?

— Par la porte, si je ne me trompe.

— Non, mais... as-tu « passé le fleuve ? »

— Sans contestation possible.

— C'est curieux. Je ne t'ai pas vu.

— Mon pauvre ami. Que vois-tu, quand tu regardes ?

Paul sourit, un peu confus, s'excusant presque :

— Je réfléchissais.

— Tu rêvassais, comme de coutume. Allons, mon vieux, réveille-toi, passe un veston, mets un chapeau et en route !

— Pour ?

— Des terres inexplorées.

C'était une habitude de Paschoud, depuis que Paul et lui avaient quitté l'Université, de venir chercher de temps à autre ce camarade pour, disait-il, « le secouer un peu ». Et qui l'eût connu dans la vie pratique, au tribunal, dans les cercles populaires, où il s'efforçait à une propagande particulière d'ailleurs mal accueillie, n'eût pas soupçonné, à le voir si ferme, si sérieux, si décidé, la verve bienfaisante et la joyeuse bonhomie, dont il usait pour égayer un ami plus jeune de deux ans. Il y avait, même, dans son attitude, une juste mesure de protection — mais jamais humiliante, à peine perceptible — qui lui donnait vis-à-vis de Paul l'apparence d'un frère aîné plutôt que d'un ancien camarade d'école. Psychologue avisé, il savait combien Paul Dubois subissait, en toutes circonstances, l'influence immédiate du milieu. Souvent, il l'avait vu rieur, expansif, comique presque, dans l'animation d'un groupe d'étudiants, pour le retrouver, peu après, déprimé et taciturne, lorsque la solitude favorisait de nouveau l'envol des détestables rêveries.

(A suivre). Prosper Meunier.

La Patrie Suisse. — Le numéro du 18 avril de la « Patrie Suisse » nous offre un fort beau choix d'articles d'un grand intérêt. La question d'un nouveau carburant national, si actuelle et si importante, est étudiée de fort près. Pierre Béguin nous présente la nouvelle pièce de Guggenheim : « L'Île des Filous ». Un suisse à l'étranger nous raconte ses aventures en Nouvelle Zélande. Une page est consacrée à la nouvelle église catholique de Bümpliz. Une nouvelle inédite de Dorette Berthoud nous transporte dans la vieille ville de Neuchâtel et au temps de Napoléon. Enfin, les actualités suisses et étrangères : commémoration de la Bataille de Naefels, ouverture de la Foire de Bâle, etc. Notons encore le supplément de la mode, la chronique de la TSF.

Bourg-Ciné-Sonore. — « Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat ! » Qui ne connaît cette phrase énigmatique ?

« Le Mystère de la Chambre Jaune » demeure inexplicable ! Les faits s'accroissent, le dossier s'enfle de jour en jour. Les investigations policières se poursuivent parallèlement à l'enquête que mène le célèbre reporter Joseph Rouletabille.

Rouletabille ne néglige aucun détail, la plus petite indication est minutieusement étudiée ; mais trouvera-t-il la clef de l'énigme ?

Allez au Cinéma du Bourg voir le grand film parlant : « Le Mystère de la Chambre Jaune », réalisé par Marcel L'Herbier avec Huguette ex-Duflos, Desjardins et Roland Toutain.

Angoisse... Intrigue... Passion... Mystère...

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.